

FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

ALESSANDRA FERRARO

Simon HAREL, *Place aux littératures autochtones*, Montréal, Mémoire d'encrier ("Cadastres"), 2017, 135 pp.

Cet essai à la verve pamphlétaire qui s'affiche dès le titre nous offre une réflexion critique sur les enjeux que déclenche l'émergence des littératures des Premières Nations d'expression française au Québec, depuis les années 1990. Simon HAREL soutient que ces littératures, généralement reléguées en marge de l'institution littéraire québécoise, remettent en cause la fondation symbolique du Québec à travers les questions territoriales et identitaires qu'elles imposent.

Dans le premier chapitre, "Entre l'enclume et le marteau" (pp. 5-30), HAREL entre en matière en constatant le grand essor que connaissent les littératures des Premières Nations, des Métis et des Inuits dans les derniers trente ans et le succès que remporte, en particulier, la poésie aussi bien chez les écrivains que du côté du public. Il observe également que la posture des nouvelles générations d'écrivains autochtones apparaît plus modérée qu'auparavant, lorsque dans les années 1970 la voix d'An ANTANE KAPESH dénonçait violemment les ravages du colonialisme. L'auteur s'interroge, ensuite, sur le chemin que sont en train de se frayer les littératures autochtones dans un contexte où les Premières Nations se trouvent entre "l'enclume et le marteau, car le Québec francophone, même s'il fut victime, est aussi le dominant par rapport aux Autochtones" (p. 21) et où la diversité culturelle se heurte aux frontières et à la souveraineté de l'État-nation, lorsqu'il s'agit de remettre en cause la question des origines.

Le chapitre suivant, "Ni honte ni dédain" (pp. 31-56), est consacré aux enjeux politiques que soulèvent les littératures des Premières Nations. En s'interrogeant sur la manière dont les Québécois devraient accueillir les revendications autochtones, HAREL examine la posture de la "haine de soi" et le refoulement de l'autre qui en découle, en passant en revue le point de vue de philosophes, d'anthropologues et de psychanalystes québécois et français (Mathieu BOCK-CÔTÉ, Alain FINKIELKRAUT, Alain BADIOU, Alain RENAUT, Denys DELÂGE, Rémi SAVARD, Serge TISSERON, Imre HERMANN). Ce parcours multidisciplinaire per-

met à l'auteur de dénoncer le discours nationaliste québécois qui relie l'identité à une appartenance ethnique.

Dans le troisième chapitre, "L'américanité commune de nos origines" (pp. 57-73), HAREL prône l'égalité des littératures des Premières Nations et de la littérature québécoise sur le territoire symbolique de l'américanité. Il envisage la coexistence de ces littératures en interprétant le décentrement entraîné par l'émergence des littératures autochtones à l'instar de la littérature migrante dans les années 1980. Les voix autochtones doivent toutefois composer avec un courant littéraire contemporain régionaliste dont HAREL dévoile le paradoxe. Ce néo-terroir cache, derrière son approche décentrée du territoire et de l'identité, un "recentrement exclusif" (p. 67) où le métissage franco-indien tient à une nouvelle posture coloniale.

Le quatrième chapitre, "Ce que peut la littérature" (pp. 75-97), présente une réflexion sur ce qu'apportent les littératures des Premières Nations à la société québécoise par le biais de l'actualisation de leurs cosmogonies. C'est l'occasion pour l'auteur de commenter quelques ouvrages autochtones, à partir du premier roman de Naomi FONTAINE, *Kuessipan* (2011), en passant par le premier recueil poétique de Natasha KANAPÉ FONTAINE, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2012), et les poèmes de *Bâtons à message* (2009) et *Un thé dans la toundra* (2013) de Joséphine BACON.

Dans sa conclusion, "Sortir de sa réserve" (pp. 99-117), HAREL invite à tirer les littératures des Premières Nations de leur état subalterne en adoptant une logique pluraliste. Un véritable dialogue culturel ne peut avoir lieu qu'en se détournant des revendications territoriales et des perspectives exclusives encore ancrées dans le mythe du Nouveau Monde et l'intégrité de l'État-nation. Les littératures autochtones expriment un "droit de réserve" à ces discours dominants en faisant appel à un espace commun et à une mémoire partagée, ce que rend possible leur "médiance", selon la notion forgée par Augustin BERQUE¹, et leur "passage de l'oralité à l'écriture, de la langue maternelle à la langue d'usage, de la langue effacée, de la langue ainsi détruite, génocidée par l'institution scolaire, à sa remédiation dans une autre langue" (pp. 114-115).

Amandine BONESSO

1 Augustin BERQUE, *Médiance. De milieux en paysages*, Montpellier, GIP Reclus, 1990.

Anna Maria MONTEVERDI, *Memoria, maschera e macchina nel teatro di Robert Lepage*, Milano, Meltemi Linee, 2018, 402 pp.

Ce volume, quatrième étape d'une recherche sur le travail du dramaturge québécois commencée par MONTEVERDI il y a plus de vingt ans et qui a déjà produit une thèse de doctorat, un volume² et un documentaire (*La faccia nascosta del teatro*, 2001), naît à la suite de la création des spectacles *Jeux de cartes* (2012-2013), 887 (2015), d'une entrevue accordée à l'auteure par LEPAGE en 2015 et de deux conversations avec Carl FILLION, son *stage designer*, qui a permis la consultation de ses ébauches, de ses maquettes et des notes de travail qui les accompagnent. Les photos recueillies dans l'"Annexe" (p. 403) reproduisent une partie de ce matériau. Le volume se compose d'un essai d'Anna Maria MONTEVERDI (pp. 39-284) précédé d'une "Introduction" (pp. 13-37), et d'une "Anthologie critique" (pp. 286-379) qui rassemble plusieurs courts comptes rendus des spectacles de LEPAGE, souvent déjà parus, rédigés par des spécialistes de théâtre que nous ne citerons pas en détail ici. Ils fonctionnent comme une caisse de résonance pour les thèmes qu'aborde l'essai principal.

Celui-ci s'axe autour des trois thèmes évoqués dans le titre, la mémoire, le masque et la machine qui, comme l'écrit MONTEVERDI, sont des termes interchangeables dans la dramaturgie de l'artiste québécois: "se la sua drammaturgia scava l'io del personaggio, portando alla luce un vero e proprio arsenale di memorie personali e collettive, la macchina scenica diventa il doppio del soggetto, specchio della sua interiorità più profonda, racconta la sua storia, la sua vulnerabilità, le sue metamorfosi esprimendo sentimenti e sensazioni in forma di immagini e movimento" (p. 35).

Dans "Memoria" (pp. 39-135), le premier chapitre, on retrace la formation de l'artiste, influencé par Pina BAUSCH, Ariane MNOUCHKINE et Peter GABRIEL, et la naissance de sa méthode de création, au sein du théâtre Repère, qui se base sur l'idée que le processus de création est un cycle et que le travail théâtral est un *work in progress* dont l'écriture ne constituerait que la dernière étape. Suit une analyse de plusieurs spectacles de LEPAGE présentés à travers la perspective de la représentation de la mémoire. Le deuxième chapitre, "Maschera" (pp. 137-237) est consacré à l'analyse de l'emploi des technologies de l'image car celle-ci joue un rôle fondamental dans la dramaturgie lepagienne. Ces technologies deviendraient pour MONTEVERDI des loupes ou bien un miroir, "metaforiche lenti addizionali, oppure uno specchio interiore" (p. 190), qui servent à éclairer le monde intime du personnage. L'analyse du fonctionnement de ce mécanisme dans les

2 Anna Maria MONTEVERDI, *Il teatro di Robert Lepage*, Pisa, Bfs ("Utopie"), 2005.

pièces *Vinci* et *Elseneur*, une réécriture du *Hamlet*, permet à l’auteure de montrer la justesse de cette lecture. Le troisième chapitre, “Macchina” (pp. 239-283), est consacré à la dramaturgie de la machine, pivot de la création de l’artiste québécois. Le focus de l’attention de MONTEVERDI se déplace alors sur deux mises en scène, celle du *Ring* et de *Jeu de cartes*. La représentation de la tétralogie wagnérienne au Metropolitan à New York (2010), redevable de l’apport fondamental de Carl FILLON, tourne, en effet, autour d’une immense machine, *the Monster*. Dans la pièce *Jeu de cartes* (2012-2013) c’est un dispositif circulaire mobile à constituer la scénographie, ce qui contribue à rompre le schéma frontal du théâtre traditionnel. Ces machines auxquelles déjà le théâtre ancien avait recours, renverraient, selon MONTEVERDI, à l’un des aspects les plus importants du travail de LEPAGE où la machine serait l’emblème du destin humain: “l’immensa scena architetonica che contrasta con i dati fisici dell’uomo che la percorre, altro non è che il suo destino” (p. 252). Complètent le volume une “Teatrografia” (pp. 381-398) et une “Bibliografia” (pp. 399-402).

Ce travail, très dense, riche en suggestions et qui s’appuie sur une documentation inédite, décrit une œuvre capitale de la dramaturgie contemporaine, encore *in fieri*, et en fait ressortir plusieurs enjeux importants.

Alessandra FERRARO

Emmanuelle TREMBLAY, *L’invention de l’appartenance: la littérature québécoise en mal d’autochtonie*, Montréal, PUM (“Espace littéraire”), 2018, 248 pp.

Dans cet ouvrage, Emmanuelle TREMBLAY propose une lecture de la littérature québécoise contemporaine en adoptant une perspective anthropologique. Cette interprétation met en valeur la construction d’imaginaires narratifs partagés, en laissant à l’arrière-plan la vision qui décrit l’évolution de la littérature québécoise en fonction du tournant que marquent l’émancipation de la tradition canadienne-française et l’émergence des littératures migrantes. La continuité qu’instaurent ces imaginaires se fonde sur la représentation de l’appartenance. D’après TREMBLAY, les situations minoritaires et les expériences de déterritorialisation, dont le début remonte au temps de la Nouvelle-France, sont à l’origine d’une crise identitaire qui se traduit en une quête d’autochtonie, un ancrage collectif que fantasment les narrations. Dans les ouvrages que TREMBLAY examine, l’imaginaire de l’appartenance

se déploie en figures (l'Indien, l'Œuvre, le Métis, le Temps autre et l'*Agon*) qui comblent le manque d'autochtonie à travers des procédés de reterritorialisation de l'identité investissant les domaines symboliques de l'indianité, de l'art, de la diversité, de la diaspora et de la résistance. Les cinq chapitres de cette étude, distinctement consacrés à ces figures de l'appartenance, convoquent les ouvrages de plusieurs auteurs québécois, ainsi que d'un écrivain martiniquais et de deux écrivains acadiens. TREMBLAY justifie cette approche comparée par le dénominateur commun que constitue le rapport problématique à l'identité et au territoire dans les littératures d'expression française sur l'ensemble du continent américain.

Le chapitre "Sur le territoire de l'indianité, l'identité frontalière" (pp. 41-73) se penche sur trois romans: *Sept lacs plus au nord* (1993) de Robert LALONDE, *Cowboy* (1993) de Louis HAMELIN et *Les enfantômes* (1976) de Réjean DUCHARME. La représentation de l'appartenance s'élabore autour de la figure de l'Indien qui apparaît dans l'ensauvagement et la marginalité dont font preuve les héros des trois récits. Chacun prend ses distances de son milieu – et donc du legs canadien-français – dans une quête de régénération qui passe par la restauration des origines amérindiennes perdues. Cela se réalise sur plusieurs plans: identitaire, comme pour le protagoniste de LALONDE, qui cherche à renouer avec ses origines iroquoises; culturel, lorsque le héros de *Cowboy* se fait l'observateur de l'état de la culture amérindienne; et enfin, langagier, comme dans le cas du personnage de DUCHARME, qui s'exprime dans une langue singulière, nommée "huronie".

Dans le deuxième chapitre, "Entre folklore et modernité, habiter le territoire de l'art" (pp. 75-114), TREMBLAY rapproche *Don Quichotte de la démanche* (1974) de Victor-Lévy BEAULIEU du recueil poétique *Climats* (1996) de l'Acadien Herménégilde CHIASSEON et du roman *La contrainte de l'inachevé* (2006) de l'écrivain d'origine haïtienne Anthony PHELPS. Ces trois ouvrages rendent compte de la crise identitaire et du rapport problématique à la mémoire culturelle que cause l'expérience de l'exil sous les formes de l'errance pour BEAULIEU, de la séparation du monde pour CHIASSEON et de la diaspora pour PHELPS. La réappropriation de l'origine se concrétise, alors, dans la figure de l'Œuvre, c'est-à-dire à travers la pratique de l'écriture qui est illustrée par le parcours des protagonistes des deux romans retenus et par la métaphore de la blancheur dans le recueil de CHIASSEON.

Le chapitre suivant, "Pour une autochtonie partagée: aménager le territoire de la diversité" (pp. 115-153), développe la question de la diversité culturelle amorcée dans le premier chapitre. Les romans *Le double conte de l'exil* (1990) de l'auteure d'origine égyptienne Mona LATIF-GHATTAS, *Nous avons tous découvert l'Amérique* (1992) de la Québécoise Francine NOËL et *Vortex* (2003) de l'Acadien Jean BABINEAU mettent en œuvre une poétique de la médiation axée sur la figure du Métis. L'appartenance se

construit, donc, sur une conception relationnelle de l'identité que TREMBLAY explique en s'appuyant sur la notion de "transculturation narrative" élaborée par Ángel RAMA³. Ce métissage identitaire se lit dans le mélange des voix des personnages issus de cultures marginalisées dans le roman de LATIF-GHATTAS, dans la place qu'occupe la traduction dans la fiction qu'imagine NOËL et dans le tourbillon spatial et temporel que vit le héros de BABINEAU dans son voyage initiatique de Moncton au Mexique.

TREMBLAY propose dans le quatrième chapitre, "Les temps autres de l'appartenance" (pp. 155-174), une lecture comparée des trois premiers romans du cycle *La diaspora des Desrosiers* de Michel TREMBLAY (*La traversée du continent*, 2007; *La traversée de la ville*, 2008; *La traversée des sentiments*, 2009) et de *Nikolski* (2005), premier roman de Nicolas DICKNER. La conscience de l'appartenance qui se dégage de ces récits repose sur la représentation d'un Temps autre qui bouleverse la vision historique sur laquelle se fonde l'imaginaire national québécois et son enracinement territorial. Cette image temporelle ressort de la condition diasporique que partagent les héros romanesques et leurs familles en se déplaçant entre les Plaines de l'Ouest et l'Acadie et en convergeant sur Montréal. L'identité se construit, donc, sur cette expérience de "migration partagée".

Le dernier chapitre, "Les poétiques du Divers: au plus près de l'authenticité" (pp. 175-202), met en parallèle les romans *La grande tribu. C'est la faute à Papineau* (2008) de Victor-Lévy BEAULIEU et *Bible des derniers gestes* (2002) du Martiniquais Patrick CHAMOISEAU en raison de leur posture critique par rapport à la mondialisation en tant que forme de domination étouffant les spécificités locales. Ces deux ouvrages décrivent l'appartenance comme une sorte de résistance à l'effacement des diversités en mettant en scène des personnages dont l'histoire se croise avec celle des partisans des grands mouvements de libération du XIX^e et du XX^e siècle à l'échelle mondiale. Dans la figure de l'*Agon*, ce combat contre le conformisme que mènent les héros de CHAMOISEAU et de BEAULIEU, s'inscrit également l'écriture qui doit composer, dans son idéal d'authenticité, avec la mémoire et le risque de l'oubli de soi.

TREMBLAY conclut, dans "Du dépaysement à la rencontre" (pp. 203-222), que la quête de légitimité culturelle se veut une condition partagée par toute communauté se rapportant à une culture hégémonique et que la représentation de l'appartenance est multiple dans la mesure où d'autres figures se joignent aux exemples proposés dans cet ouvrage, tel que l'illustre l'analyse du roman *Ce qu'il reste de moi* (2015) de Monique PROULX.

Amandine BONESSO

3 Ángel RAMA, *Transculturación narrativa en América Latina*, Mexico, Siglo XXI, 1982.

Robert DION, *Des fictions sans fiction ou le partage du réel*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2018, 224 pp.

Le corpus de textes récents, québécois et européens, pris en considération dans ce volume permet d'apercevoir la "réinscription du réel dans la fiction" et de donner à plusieurs œuvres contemporaines l'étiquette de "fictions du réel" (pp. 14-15). DION les analyse sous trois angles principaux: la personne réelle (formes de la biographie), l'histoire et le fait divers. Les chapitres qui composent le volume examinent des œuvres de nature différente (romanesque, filmique, journalistique) où le réel rencontre la fiction et vice-versa, aussi bien dans l'agencement narratif que dans le contenu.

Les deux premiers chapitres analysent l'écriture du réel et de la personne dans la traduction française d'*Émigrants* (1992 tr. 2001) de W. G. SEBALD et dans *Jan Karski* (2009) de Yannick HAENEL (pp. 23-74); dans le troisième chapitre, il est question des dispositifs de "floutage" du nom propre de personnes réelles dans trois romans québécois, *La Constellation du Lynx* (2010) de Louis HAMELIN, fiction sur octobre 1970, et ceux d'Hélène FRÉDÉRIK *La Poupée de Kokoshka* (2010) et *Forêt contraire* (2014). L'auteur y fait ressortir les effets de lecture des noms en tant que témoignage indirect, récit à clé ou variation imaginative (pp. 75-98). Du cinéaste-documentariste québécois Carl LEBLANC, DION analyse le film *Le Cœur d'Auschwitz* (2010) et le roman *Artéfact* (2012), enquêtes fictionnelles sur un carnet réel, appelé Cœur d'Auschwitz conservé au Musée de l'Holocauste de Montréal qui serait en même temps l'objet et la représentation d'une mémoire partagée (pp. 99-122). Quant à la trilogie biographique 1984 d'Éric PLAMONDON consacrée à Johnny WEISSMULLER, à Richard BRAUTIGAN et à Steve JOBS, trois romans intitulés respectivement *Hongrie-Hollywood Express* (2011), *Mayonnaise* (2012) et *Pomme S* (2013), DION met en relief la confusion des genres, le jeu entre fiction et biographie ou "la fiction autobiographique" (pp.123-146; p. 125). Dans les chapitres suivants, il s'arrête sur l'écriture du fait divers dans *Claustria* (2012) de Régis JAUFFRET, enquête sur Josef FRITZL (pp. 147-168), et sur la collection "L'Un et l'Autre" (1989-2013) de Gallimard, close à la mort de son unique fondateur et directeur, Jean-Bertrand PONTALIS, qui a élaboré une nouvelle littérature biographique et autobiographique (pp. 169-194).

Le volume analyse la manière dont les écrivains inventent la vérité, tout en déstabilisant à la fois le réel et la fiction. Dans les œuvres analysées, l'écriture du réel se base sur la "poétique de l'archive" (p. 201), tandis que la fiction réside dans les failles de cette archive, dans les lacunes de la mémoire et dans les vides de la transmission (pp. 195-202).

Maura FELICE

Joëlle PAPILLON, *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*, Québec, PUL (“Littérature et imaginaire contemporain”), 2018, 199 pp.

C’est à la romancière québécoise Nelly ARCAN qu’est consacré “Nelly Arcan et le masochisme féminin” (pp. 27-77), le premier chapitre de cet ouvrage qui invite à reconsidérer les théories existantes sur le désir à la lumière des configurations du désir féminin dans la littérature contemporaine des femmes. Dans cette perspective, Joëlle PAPILLON choisit de se pencher sur l’un des scénarios possibles du désir féminin, la relation hétérosexuelle, en examinant trois ouvrages semi-autobiographiques: *Folle* (2004) de Nelly ARCAN, *La vie sexuelle de Catherine M.* (2001) de Catherine MILLET et *Se perdre* (2001) d’Annie ERNAUX. Ces trois textes, en mettant en scène des femmes en tant qu’objets désirés ou bien sujets désirants et leurs pratiques sexuelles, accèdent à un discours érotique qui ébranle l’apanage masculin de ce domaine et contribue, ainsi, à une réflexion sur le rôle que joue le désir dans la construction de l’identité féminine. PAPILLON, qui relie les stratégies de l’analyse littéraire avec bon nombre de théories psychanalytiques, philosophiques et sociologiques, montre que les récits retenus, tout en s’appropriant le stéréotype dévalorisant de la femme passive et soumise à l’homme, parviennent à représenter des narratrices-personnages qui réagissent aux relations de pouvoirs établies entre hommes et femmes. La soumission – qu’elle se traduise dans le masochisme des protagonistes d’ARCAN et de MILLET ou dans la permissivité du personnage d’ERNAUX – se convertit, grâce à l’exagération dont elle est investie, en instrument d’agentivité et d’auto-détermination.

Ce renversement se découvre au fil du chapitre qui examine *Folle*, récit autofictionnel qui prend la forme d’une longue lettre accusatrice que la narratrice adresse à l’amant qui l’a quittée. Selon PAPILLON le cliché de la soumission féminine se configure dans la posture masochiste de la narratrice qui se complaît à se représenter négativement comme un “rien” faible et impuissant face à la force et à la toute-puissance de son amant. Cette inégalité de pouvoir entre les deux partenaires se révèle sur le plan rhétorique à travers les hyperboles qui déifient l’amant en accentuant sa domination physique et psychologique, puis à travers les métaphores de la colonisation et de la prostitution dans lesquelles l’amant est un conquérant, un client ou un souteneur et la narratrice, une colonisée, une prostituée et une exploitée. Les structures grammaticales corroborent ce déséquilibre: alors que le “tu” désignant l’amant est associé à des verbes d’action à la forme affirmative, le “je” de la narratrice doit se contenter de verbes d’émotion ou de verbes d’action à la forme négative; si ceux-ci se trouvent à la forme affirmative, ce n’est que pour souligner la faiblesse ou l’échec du sujet.

Le masochisme de la narratrice, ou l'acceptation d'être frappée et humiliée par son amant dans l'espoir – finalement vain – d'obtenir une reconnaissance de sa part, devient néanmoins une stratégie susceptible de relativiser la domination masculine. La narratrice recouvre un certain pouvoir sur son ex en le culpabilisant pour une série de violences: les blessures physiques qu'elle s'est procurées, ses souffrances morales, son choix de se faire avorter et son suicide prémédité. En plus de montrer par ces attaques que l'amant n'a pas su la dominer, elle le ridiculise en lui faisant tenir des propos gênants et en soulignant la prédominance professionnelle qu'elle a sur lui par son statut d'auteure. Toutes ces représailles sadiques contre l'amant permettent à la narratrice de soustraire son personnage à l'assujettissement masculin. En même temps que sa narratrice, ARCAN prend sa revanche sur l'homme réel qui a inspiré son récit: en plus de maîtriser la voix qui peut manipuler à sa guise sa représentation fictive, elle l'humilie en publiant le récit.

PAPILLON conclut que le désir de la narratrice demeure lié à la souffrance et à l'aliénation, malgré l'agentivité dont se charge l'énonciation. Telle qu'une mystique, la narratrice-masochiste offre son amour et sa vie pour recevoir la reconnaissance d'une entité supérieure. La narratrice, néanmoins, ne peut sombrer que dans la folie, puisque son désir reste insatisfait, malgré tous ses efforts. Sa dévotion et de son sacrifice n'aboutissent à rien car il n'y a pas de rencontre possible – même pas sexuelle – avec l'amant pour qui elle n'est qu'une femme parmi d'autres. La quête d'agentivité se heurte, ainsi, à un désir insouvi dont ARCAN fait appréhender les conséquences destructrices à travers l'évocation du suicide.

Amandine BONESSO

Olivier DUMAS, *La scène québécoise au féminin, douze coups de théâtre 1974-1988*, Lachine (Québec), Pleine Lune, 2018, 240 pp.

DUMAS présente douze pièces de théâtre au féminin, dont quelques-unes sont déjà célèbres et d'autres à découvrir, pour comprendre l'évolution du théâtre féministe québécois. Après une brève introduction générale (pp. 9-21), il consacre pour chaque pièce quelques paragraphes aux détails de représentation et de publication. Ces informations sont suivies de chapitres d'interviews aux actrices ou aux metteuses en scène.

En s'appuyant sur le travail de Patricia NOLIN et Celita LAMAR, DUMAS analyse la pièce de Jovette MARCHESSAULT, *Un prince, mon jour*

viendra (1974), produite par le Grand Cirque Ordinaire, “un spectacle de recherche” (p. 23) où les actrices exposent leur dramaturgie (pp. 23-24; “La parodie des contes de fées. Entrevue avec Paule Bailargeon”, pp. 25-30; “Le ludisme avec des personnages archétypaux. Entrevue avec Suzanne Garceau”, pp. 31-35). Le volume continue en prenant en considération les pièces suivantes: *Môman travaille pas, a trop d'ouvrage!* (1975) du Théâtre des Cuisines qui met en scène la question du salaire ménager (pp. 37-38; “Le pouvoir transformateur du théâtre. Entrevue avec Véronique O’Leary”, pp. 39-49; “Le sens de l’engagement. Entrevue avec Carole Fréchette”, pp. 50-59); *La Nef des sorcières* créée au Théâtre du Nouveau Monde le 5 mars 1976 suivie de nombreuses interviews, entre autres, aux écrivaines Marie-Claire BLAIS et Nicole BROSSARD (pp. 61-62; “Un moment de grande solidarité entre auteures et comédiennes. Entrevue avec Marie-Claire Blais”, pp. 63-69; “Une ouverture sur la subjectivité des femmes. Entrevue avec Nicole Brossard”, pp. 70-77; “Il faut absolument que tu aimes ta fragilité. Entrevue avec Pol Pelletier”, pp. 78-88; “C’était une époque d’audace. Entrevue avec France Théoret”, pp. 89-96; “Dire des choses inédites dans un langage nouveau. Entrevue avec Lori Saint-Martin”, pp. 97-103). Suit la présentation consacrée à *Trois et 7 le numéro magique*, mix de poésie et de performance, représenté en 1977 au festival Le Québec à Massy en région parisienne qui rend, “dans une forme fragmentaire hommage ‘à la femme nouvelle et belle’” (p. 104-105; “Trois et 7 le numéro magique. Un mot de Geneviève Letarte”, pp. 105-106; “Témoigner des malheurs du monde avec humour, tendresse et poésie. Entrevue avec Marie Ouellet”, pp. 107-116). C’est ensuite le tour de la pièce controversée *Les Fées ont soif*, créée au Théâtre du Nouveau Monde en 1978, qui affronte les archétypes de la Vierge, de la mère et de la putain (pp. 117-118; “Mettre nos mots sur nos racines. Entrevue avec Denise Boucher”, pp. 119-128). À *Un “réel” ben beau, ben triste*, créée en mai 1978 par le Théâtre de Coppel à Rouyn-Norand sont consacrées les pages suivantes (pp. 129-131; “Un théâtre de profanation et de révolte. Entrevue avec Jeanne-Mance Delisle”, pp. 132-135). Suivent encore les présentations de *La Peur surtout*, jouée pour la première fois le 5 juillet 1979 au Théâtre expérimental des femmes, à Montréal, (pp. 136-137; “Vie et mort du Théâtre expérimental des femmes. Entrevue avec Pol Pelletier”, pp. 139-145; “C’était une période de recherche intense. Entrevue avec Anne-Marie Provencher”, pp. 146-152; “Une place pour l’imaginaire. Entrevue avec Markita Boies”, pp. 153-159), de *La Saga des poules mouillées* de Jovette MARCHESSAULT créée en 1981 au Théâtre du Nouveau Monde (pp. 161-162; “Un théâtre de l’extrême. Entrevue avec Michelle Rossignol et Louise Lemieux”, pp. 163-176); de *La Terre est trop courte*, *Violette Leduc* créée le 5 novembre 1981 au Théâtre expérimental des femmes, sous la direction de Pol PELLETIER

(pp. 177-178; “Rester vissée aux mots. Entrevue avec Pol Pelletier”, pp. 179-187; “Du travail de grande comédienne. Rencontre avec Patricia Nolin”, pp. 188-192; “Le théâtre de Jovette Marchessault: cosmogonie féminine. Entrevue avec Celita Lamar”, pp. 193-197). Le volume se clôt sur les présentations de *Enfin Duchesses*, créée au Théâtre de la Bordée de Québec le 26 janvier 1982, parodie des duchesses du Carnaval de Québec (pp. 199-200; “Dans une explosion de rires! Entrevue avec Lucie Godbout”, pp. 201-207); de *Camille C.*, créée le 8 mai 1984 au Théâtre d’Aujourd’hui, qui s’inspire du livre *Une Femme* d’Anne DELBÉE et relate la vie tragique de la sculptrice Camille CLAUDEL (pp. 209-210; “Témoigner de l’âme, de l’essence. Entrevue avec Lise Roy”, pp. 211-220); et, enfin, du *solo* de l’actrice Julie VINCENT dans *Noir de monde* créé à la Licorne le 4 février 1988 (pp. 221-222; “Combiner l’intime et l’état du monde. Entrevue avec Julie Vincent”, pp. 223-230).

À la fin du volume, on peut lire les notices bio-bibliographiques des vingt et un collaboratrices interviewées par DUMAS (pp. 231-235).

Maura FELICE

Marie-Hélène JEANNOTTE, Jonathan LAMY et Isabelle ST-AMAND (dir.), *Nous sommes des histoires: réflexions sur la littérature autochtone*, Jean-Pierre PELLETIER (trad.), Montréal, Mémoire d’encrier, 2018, 274 pp.

Cette anthologie rassemble les traductions en français de quinze contributions que l’on a puisées dans le large corpus théorique et critique sur les littératures autochtones de l’Amérique du Nord anglophone. Comme le soulignent les éditeurs dans leur “Introduction” (pp. 9-19), de même que le préfacier Louis-Karl PICARD-SIOUI (pp. 5-8), cet ouvrage rend accessible, par la traduction de Jean-Pierre PELLETIER, une sélection de ressources censées contribuer au développement des études autochtones au Québec. À un moment où s’affirme de plus en plus le désir d’une réconciliation entre les Autochtones et les Canadiens et en raison de l’émergence d’une littérature autochtone d’expression française dans les derniers quarante ans, les recherches universitaires se sont multipliées au Québec en suscitant des questionnements qui pourraient tirer profit des travaux déjà avancés dans les milieux d’étude anglophones. C’est dans le but de soutenir les approches de lecture et l’enseignement des littératures autochtones que les éditeurs ont essayé de choisir les travaux les plus convenables pour le contexte québécois.

Ces contributions, parues entre 1990 et 2014, sont présentées chronologiquement. Elles sont issues de la plume d'écrivains et de chercheurs – la plupart est membre des Premières Nations ou des Métis – qui livrent un éventail de réflexions d'ordre critique et théorique en les mêlant parfois au récit d'expériences personnelles. Ces textes, en empruntant les formes de l'essai créatif et scientifique, abordent des sujets très variés, allant du colonialisme au postcolonialisme, de l'oralité à l'écriture, de la langue, la culture et les traditions à l'enseignement.

Dans la contribution qui ouvre l'anthologie ("Les Autochtones d'Amérique du Nord: dépossession et reconquête de soi par l'écriture", pp. 21-26), Jeannette ARMSTRONG s'exprime sur la perte d'identité vécue par les Autochtones à cause du colonialisme pour en venir à affirmer le rôle que joue la littérature dans la reconquête de soi et dans la perspective de l'établissement d'un dialogue avec la culture allochtone. Ce pouvoir de "guérison" dont est investie la parole autochtone revient également dans les textes de Jo-An EPISKENEW ("Mythe, politique et santé", pp. 169-191) et d'Emma LAROQUE ("Décoloniser les postcoloniaux", pp. 193-206). D'après elles, l'écriture remédierait au mensonge qu'est le mythe colonial de la suprématie blanche, au stress traumatique postcolonial qu'a engendré la politique canadienne chez les Autochtones et aux privilèges que gardent les Allochtones dans le domaine des études postcoloniales et dans la représentation des Autochtones et du monde. Thomas KING ("Godzilla contre le postcolonial", pp. 27-37), en s'attaquant aux méthodes critiques postcoloniales, et Gerald VIZENOR ("Manières manifestes", pp. 45-51), en soulignant les stéréotypes auxquels ont été réduites les réalités autochtones, remettent en question les discours de la domination et leur posture impérialiste. De son côté, Daniel Heath JUSTICE ("Voir (et lire) rouge: les Indiens hors-la-loi dans la tour d'ivoire", pp. 105-130) met en avant la manière dont la critique littéraire peut servir à la survivance et aux projets d'autodétermination des Premières Nations. Neal MCLEOD ("Retourner chez soi grâce aux histoires", pp. 83-103) évoque également la question de la survivance en argumentant que les Autochtones résistent à l'aliénation spatiale et idéologique déterminée par la colonisation à travers la narration et sa transmission. C'est à la nature du récit que se consacre Lee MARACLE ("Oratoire: accéder à la théorie", pp. 39-44) en incitant à lire les productions autochtones comme un lieu de réunion entre la narration et la réflexion théorique. D'après Drew Hayden TAYLOR ("Mettre en scène des histoires: l'essor du théâtre autochtone au Canada", pp. 53-68), l'art de raconter des histoires est à l'origine de la prédilection pour l'art dramatique chez les Autochtones. L'auteur reparaît les étapes saillantes du développement du théâtre autochtone tout en cernant quelques-unes de ses spécificités. On se penche aussi sur d'autres genres, comme dans le cas de Warren CARIOU ("À l'extrême marge: la poétique autochtone en tant que résurgence du lieu", pp. 229-238) qui voit dans la poé-

sie autochtone le moyen de reconquérir l'espace des origines en abattant le mythe colonial de la *terra nullius*. L'écriture autobiographique fait l'objet des contributions de Keavy MARTIN ("Je peux vous raconter l'histoire comme je l'ai entendue": des récits de vie et le pont terrestre INUIT QAUJIMAJATUQUANJIT", pp. 207-227) et de Sherman ALEXIE ("Autobiographie non autorisée de moi-même", pp. 69-81). Alors que MARTIN invite à examiner la production autobiographique inuite de l'Arctique canadien à la lumière des récits de vie et de l'art de raconter des aînés, ALEXIE dévoile sa pensée entre les lignes d'un récit personnel. Une question d'ordre linguistique est affrontée par Tomson HIGHWAY ("Pourquoi le cri est la plus sexy de toutes les langues", pp. 161-168) qui explique la vision du monde que recèlent les mots et les expressions se référant au corps humain et à la sexualité dans la langue des Cri. Pour finir, Renate EIGENBROD ("Colmater les brèches ou résoudre la quadrature du cercle? Une rétrospective", pp. 131-149) et Sam MCKEGNEY ("Stratégies d'engagement éthique: lettre ouverte aux spécialistes non autochtones des littératures autochtones", pp. 151-160) nous offrent leur point de vue de chercheurs allochtones sur la manière d'aborder l'analyse et l'enseignement des littératures autochtones.

Amandine BONESSO

Mylène BÉDARD, Virginie FOURNIER, Arianne GIBEAU et Adrien RANNAUD (dir.), "Contemporanéités d'Angéline de Montbrun et de Laure Conan", *Voix et Images*, vol. 44, n. 1 (130), automne 2018

Ce numéro de *Voix et Images* rassemble en grande partie les travaux qui ont été présentés à la Maison de la littérature à Québec, en janvier 2016, lors du colloque "‘Il y a en moi une force étrange’: contemporanéités d'Angéline de Montbrun et de Laure Conan". Les articles de ce dossier apportent de nouvelles perspectives sur *Angéline de Montbrun*, l'ouvrage que Laure CONAN fit tout d'abord paraître en feuilleton dans la *Revue canadienne* (1881-1882) et qui est passé à l'histoire comme le premier roman psychologique au Québec.

La première contribution se penche sur la vie de CONAN. Pierre-Olivier BOUCHARD et Marie-Frédérique DESBIENS ("À l'aune d'Angéline: la vie romancée de Laure Conan", pp. 13-26) s'interrogent sur l'écart séparant le parcours réel de la romancière et sa représentation fictive dans la pièce *La saga des poules mouillées* (1982) de Jovette MARCHESSAULT et dans le roman biographique pour la jeunesse *Laure Conan. La romancière aux rubans* (1995) de Louise SIMARD. Après

avoir démenti l'image que ces textes créent, les auteurs valorisent la production romanesque historique de CONAN en soulignant sa filiation avec François-Xavier GARNEAU, Philippe AUBERT DE GASPÉ père et M^{lle} CHAGNON.

Les trois articles successifs nous plongent au cœur d'*Angéline de Montbrun* pour en dégager les traits modernes. Liliana RIZZUTO ("Un roman 'né dans sa propre négation': l'articulation du littéraire et du religieux dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan", pp. 27-38) met en lumière la manière dont s'influencent le discours religieux et le discours littéraire. Le roman soutient le religieux grâce au modèle d'édification que constitue le parcours de son héroïne. Inversement, le religieux favorise la dimension psychologique du roman et la construction d'un personnage aux prises avec ses faiblesses, tel qu'un antihéros moderne. Adrien RANNAUD ("De la conversation et de la dangerosité des coquettes: la mondanité dans *Angéline de Montbrun*", pp. 39-50) nous livre une lecture sociocritique centrée sur la représentation de la mondanité dans le roman. En s'appuyant sur l'échange épistolaire de la première partie de l'ouvrage, où prédomine le personnage mondain de Mina Darville, l'auteur cerne les manifestations de la sociabilité mondaine pour réfléchir sur la place qu'occupe la mondanité dans les fictions canadiennes-françaises de la fin du XIX^e siècle. De son côté, Lucie ROBERT ("*Angéline de Montbrun* ou la dissolution de l'utopie ultramontaine", pp. 51-61) emprunte le concept de "miniaturisation" formulé par Maurice LEMIRE (*Formation de l'imaginaire littéraire québécois (1764-1867)*, 1993) pour décrire le domaine de Valriant. Cet espace est marqué par l'évolution d'une utopie ultramontaine masculine à une utopie féminine lorsque la protagoniste s'y installe après la mort de son père. ROBERT distingue ces univers utopiques en fonction de la dimension historique que recouvre la troisième partie du roman, où s'enchaînent les pages du journal intime d'Angéline.

C'est à l'héroïne du roman que s'intéressent tout particulièrement Myriam VIEN et Virginie FOURNIER. La première ("La défiguration comme reconquête de soi: le portrait d'Angéline de Montbrun" pp. 63-75) approfondit le thème de la beauté féminine que développe le roman, en se focalisant sur la valeur de l'épisode de la défiguration d'Angéline. Cette transfiguration entraîne des conséquences tant sur le plan actantiel que sur le plan narratif: d'un côté, Angéline s'affirme en se débarrassant du regard d'autrui et, de l'autre, le récit s'affranchit de la norme romanesque de l'époque en intégrant l'écriture intime de l'héroïne. FOURNIER ("Nos désirs sans limites: la mise en récit des désirs féminins interdits dans *Angéline de Montbrun* à la lumière de *Jane Eyre*", pp. 77-91) propose une étude comparative du roman de CONAN avec *Jane Eyre* (1847) de Charlotte BRONTË, deux ouvrages qui se rejoignent dans la mise en récit des désirs féminins. L'érotisation des corps masculins dans l'écriture intime des héroïnes – qu'il s'agisse

de l'adultère pour Jane ou des fantasmes d'inceste pour Angéline – affiche une sorte d'émancipation du contrôle patriarcal qui contribue à inscrire un thème proprement féminin dans la tradition littéraire.

Le fantasme de l'inceste définissant le rapport entre l'héroïne et son père réapparaît dans la contribution de Michel LACROIX (“Angéline de Montbrun et Lévi-Strauss: l'inceste comme structure élémentaire”, pp. 93-103). L'auteur interprète ce thème à la lumière de la théorie anthropologique élaborée par Claude LÉVI-STRAUSS⁴ et de la notion d’“idylle” de Milan KUNDERA⁵ pour souligner la complexité et la contradiction qui fondent le roman. L'inceste, en tant que manifestation du refus de l'exogamie pour préserver l'unité idyllique de la famille, se heurte à une structure narrative fragmentée qui ébranle cette harmonie. Lori SAINT-MARTIN (“*Mina Darville*: roman inédit”, pp. 105-116) clôt ce dossier en mettant en relief le point de vue du personnage de Mina Darville et l'évolution de sa relation d'amitié avec Angéline. L'analyse révèle que l'amitié entre femmes est impossible dans un contexte où priment le désir masculin et le mariage. Le lien initial entre les deux femmes se détériore en raison de la rivalité qui s'installe entre elles dans les nombreuses triangulations amoureuses et incestueuses qui impliquent le père d'Angéline et le frère de Mina.

Dans la section “Études”, Nicole BOURBONNAIS présente “Ferron, le docteur subtil: l'historiette, une forme d'art littéraire” (pp. 121-134). Il s'agit de la préface que Robert VIGNEAULT avait conçue pour son édition critique de cent huit historiettes que Jacques FERRON fit paraître dans les revues *L'information médicale et paramédicale* et *Le Courrier médical*, entre 1960 et 1981. Dans cette étude, que BOURBONNAIS remanie pour cette publication posthume, VIGNEAULT définit, tout d'abord, ce que représente le genre de l'historiette pour FERRON par rapport aux modèles de Gédéon TALLEMANT DES RÉAUX et d'Anthony HAMILTON (1646-1720) dont l'auteur se réclame. Ensuite, VIGNEAULT juge de l'hybridité discursive des historiettes et de l'esprit critique que FERRON y empreint à travers la satire, l'ironie et l'humour.

Amandine BONESSO

4 Claude LÉVI-STRAUSS, *Les structures élémentaires de la parenté*, La Haye / Paris, Mouton / Maison des sciences de l'homme, 1967 [1949].

5 Milan KUNDERA, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, “Folio”, 1995 [1986].

Irène CHASSAING, *Dysnostie. Le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*, Presses de l'Université Laval, 2019, 267 pp.

Professeure adjointe à l'Université du Manitoba, Irène CHASSAING consacre son essai, procédant de sa thèse de doctorat, à l'étude du thème du retour au pays natal dans la production littéraire en langue française du Canada: en effet, bien qu'il s'agisse d'une problématique centrale au sein de la littérature occidentale, ce n'est qu'en 1979, avec la parution du roman *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine MAILLET, que les auteurs canadiens francophones commencent à s'y intéresser concrètement; ils l'abordent dans leurs œuvres en développant les grandes questions posées par la contemporanéité, de la mondialisation à la migration, de l'exil aux génocides. Loin de représenter un moment heureux et de réconciliation, chez ces écrivains le retour est cependant conçu en tant que processus déstabilisateur, douloureux et même violent, ce qui pousse CHASSAING à forger le terme *dysnostie*, néologisme issu des mots grecs *dys* ("difficulté") et *nostos* ("retour") qui interprète efficacement ce malaise ressenti par celui qui revient et, au même temps, par la communauté qu'il réintègre.

La première partie, intitulée "Identité" (pp. 15-94), se focalise sur le procès – toujours conflictuel – de construction identitaire du "je" du personnage qui rentre chez lui. L'exemple fondateur d'Ulysse et d'Œdipe sert à mieux comprendre la notion d'identité dans cinq textes emblématiques, où la relation de filiation et, souvent, la disparition de la figure parentale motivent le mouvement de retour: il s'agit, au premier chapitre, d'*Ourse bleue* (2007) de Virginia PÉSÉMAPÉO BORDELEAU, consacré à Victoria, une femme d'origine amérindienne à la recherche de ses racines qui entreprend un voyage au pays de ses ancêtres, et de *Rivière Mékistan* (2010) de Lucie LACHAPPELLE, où Alice, la jeune protagoniste, décide de ramener les cendres de son père dans son village natal; elle y découvrira, contre toute attente, sa propre histoire. Le deuxième présente une étude de la pièce théâtrale *Incendies* (2003) de Wajdi MOUAWAD, qui met en scène l'expérience bouleversante vécue par un couple de jumeaux montréalais au Liban, terre native de leur mère défunte, ainsi que de *La pêche blanche* (1994) de Lise TREMBLAY, où le héros se rend au Nord du Québec pour constater le décès paternel. Enfin, le troisième aborde une analyse sur *L'énigme du retour* de Dany LAFERRIÈRE, dans lequel le narrateur, un garçon d'à peine vingt-trois ans, rentre à Haïti pour y annoncer la mort de son père exilé.

La deuxième partie, en revanche, se déplace de l'individu à la "Communauté" (pp. 95-169), en interrogeant le rôle joué par cette dernière face au difficile parcours de construction identitaire individuelle. L'examen des romans *Le retour de Lorenzo Sánchez* (2008) de Sergio KOKIS, où

le retour au pays natal a lieu à la suite de la mort de la figure parentale, et *Nos échoueries* (2010) de Jean-François CARON, qui voit le protagoniste réemménager dans la maison de son enfance, permet ainsi à CHASSAING de réfléchir sur les dynamiques délicates reliant sujet et collectivité; elle se concentrera, par la suite, sur les notions de mémoire et d'oubli à travers une relecture attentive de *Pélagie-la-Charrette* (1979) d'Antonine MAILLET et de *Le premier jardin* (1988) d'Anne HÉBERT. Le dernier chapitre de cette section, par contre, revient sur le drame représenté dans *Incendies* de MOUAWAD et prend aussi en considération l'adaptation cinématographique qu'en a faite Denis VILLENEUVE, pour souligner qu'il s'agit de deux ouvrages dans lesquels le récit du retour devient un véritable acte de reconstruction de l'identité communautaire.

Enfin, la troisième partie s'interroge sur la capacité de la narration de créer et renforcer le lien d'"Appartenance" (pp. 171-244), en présentant trois différents cas de dysnostie. L'auteure réfléchit ainsi sur le caractère fondateur de la nostalgie, source première du sentiment dysnostique, dans *La pêche blanche* de TREMBLAY, pour se pencher ensuite sur le roman *Lignes de faille* (2006) de Nancy HUSTON, qui évoque l'impossibilité du retour pour une famille cosmopolite, et sur *La saga des Béothuks* (1996) de Bernard ASSINIWI, où on aboutit à une situation de dysnostie extrême, soit la disparition totale du peuple natif de Terre-Neuve suite aux horreurs du génocide.

Elena RAVERA

Paolo CARILE, *Écritures de l'ailleurs. Négociants, émigrés, missionnaires et galériens*, Roma / Paris, tab edizioni / L'Harmattan, 2019, 288 pp.

Écritures de l'ailleurs se veut une somme des recherches que mène Paolo CARILE dans le domaine de la littérature viatique, depuis les années 1980. Dans ce recueil, où se mêlent les nouvelles versions d'études déjà parues et quelques inédits, l'auteur se penche sur un corpus de textes qui ont été rédigés, généralement sans prétentions littéraires ni éditoriales, par des voyageurs français, italiens, espagnols et portugais, entre le XIV^e siècle et le XVIII^e. La variété de ce corpus tient également à la forme de discours que les scripteurs mettent en œuvre, au genre de voyage qu'ils accomplissent en fonction de leur statut social ou professionnel et à l'altérité spatiale et humaine qu'ils côtoient dans les contrées lointaines d'autres continents ou à l'intérieur de l'Europe même. Malgré leur diversité, les témoignages examinés illustrent les changements ou, mieux, les décentrement sociaux, culturels et spirituels qui sont à l'œuvre à l'époque de la Renaissance.

Parmi les seize chapitres de cet ouvrage, nous signalons le onzième, “Missionnaires et explorateurs en Nouvelle-France” (pp. 171-178), étant donné qu’il est consacré aux récits de voyage de quatre Français qui séjournèrent en Nouvelle-France, au cours des trente premières années du XVII^e siècle. CARILE analyse les descriptions du paysage canadien dans les textes de deux religieux, la *Relation de la Nouvelle France* (1616) du jésuite Pierre BIARD et *Le grand voyage au pays des Hurons* (1632) du récollet Gabriel SAGARD, et de deux explorateurs, l’*Histoire de la Nouvelle France* (1609) de Marc LESCARBOT et les *Voyages* (1603) de Samuel DE CHAMPLAIN.

L’auteur constate que les missionnaires n’accordent presque pas d’attention à l’espace naturel et qu’ils ne semblent pas touchés par sa spécificité car la perspective de l’évangélisation oriente leur regard vers les peuples amérindiens; ce qui se traduit sous leur plume en de nombreuses observations ethnographiques. Le regard de BIARD ne s’arrête que sur la nouvelle implantation à Saint-Sauveur, espace qu’il décrit selon le *topos* rhétorique du paradis terrestre, au lieu de le saisir dans sa réalité. De son côté, SAGARD se livre à des descriptions émotionnelles, marquées par l’étonnement et l’admiration, qu’il centre sur les détails d’un décor au détriment d’une vue d’ensemble.

Quant aux explorateurs, CARILE montre que leurs descriptions de paysage sont conçues à des fins utilitaires, en vue d’encourager la colonisation du territoire. L’*Histoire de la Nouvelle France* foisonne en descriptions topographiques et agronomiques impersonnelles qui reprennent, en général, les observations d’autres explorateurs (Jacques CARTIER et Samuel DE CHAMPLAIN), puisque LESCARBOT ne vécut que dans les alentours de Port Royal et seulement pendant une année. Cette expérience directe se concrétise, cependant, lorsque l’auteur mêle des souvenirs personnels à ses descriptions. Les observations ethnographiques de LESCARBOT, à l’image de ses descriptions spatiales, s’inspirent des comptes rendus d’autres voyageurs, comme Jean DE LÉRY. Nourri de ce savoir, l’auteur décrit les Amérindiens dans une perspective comparée et sans préjugés, de sorte qu’il ne cache ni son admiration pour certaines mœurs autochtones ni son blâme des défauts des colonisateurs espagnols et français. Les descriptions abondent également chez CHAMPLAIN. Dans ses *Voyages*, contrairement au récit de LESCARBOT, les descriptions de paysage font de la Nouvelle-France un espace d’aventure car elles suivent le rythme des déplacements de l’explorateur, de même qu’elles dramatisent l’espace en évoquant les dangers qu’il recèle. En même temps, le territoire canadien apparaît comme un lieu propice à la colonisation. CHAMPLAIN fournit, en effet, toute une série de données utilitaires sur la nature en valorisant, d’un côté, les qualités de la flore et de la faune qui sont fonctionnelles à l’implantation des colons et, de l’autre, les avantages de l’intervention humaine sur le territoire.

CARILE conclut que l'espace naturel canadien n'a guère de prise sur les auteurs, malgré la nouveauté et le spectacle qu'il offrait à leurs yeux par rapport aux paysages de la métropole. Même si ces missionnaires et ces explorateurs l'intègrent dans leurs récits, ils le soumettent à une représentation intellectuelle; la beauté du territoire n'est pas décrite en elle-même, mais à travers le filtre de la Providence ou de l'exploitation économique. Ces voyageurs, beaucoup plus intéressés à l'altérité humaine, n'ont donc pas la "sensibilité généralisée à l'égard du paysage en tant que décor esthétique" (p. 178) qui ne se manifestera que plus tard avec le préromantisme.

Amandine BONESSO

Philippe ROY-LYSENCOURT, Thérèse NADEAU-LATOURE, Raymond BRODEUR (dir.), *Marie Guyart de l'Incarnation, Singularité et universalité d'une femme de cœur et de raison*, Québec, Centre d'Études Marie-de-l'Incarnation / Les Presses de l'Université Laval, 2019, 330 pp.

Ce volume assemble les actes du colloque international "Marie Guyart de l'Incarnation (Tours, 1599-Québec, 1672): singularité et universalité d'une femme de cœur et de raison", qui a eu lieu à Québec du 4 au 6 octobre 2018. Il comprend une ample "Introduction" qui compte cinq articles (pp. 3-25), et deux ensembles: le premier, sous le titre *Marie de l'Incarnation maîtresse de vie spirituelle*, en compte six; le second, sous le titre *Marie de l'Incarnation, femme d'action, de relation et d'écriture*, onze. Une biographie des chercheurs complète ce volume.

Dans son article d'ouverture (pp. 3-5), Thérèse NADEAU-LATOURE s'interroge sur la personnalité de MARIE DE L'INCARNATION, à la fois chef d'entreprise et moniale cloîtrée, et y décèle une profonde cohérence, la coalescence continue entre le visible et l'invisible. Philippe ROY-LYSENCOURT est l'auteur de deux articles. Dans le premier, "La singularité de Marie de l'Incarnation au cœur du Grand Siècle des âmes" (pp. 7-12), il analyse les aspects singuliers de la vie de la moniale et il y découvre une dimension universelle, celle d'une maîtresse spirituelle inépuisable. Dans le second, "De la singularité et du cœur à la raison chez Marie de l'Incarnation" (pp. 13-15), il montre que "la Thérèse

du Canada” révèle à la fois l’élan du cœur vers son époux mystique et la confiance dans la raison qui peut elle aussi la rapprocher de Dieu. Raymond BRODEUR souligne l’intense activité du Centre d’Études Marie de l’Incarnation, “Après vingt-cinq ans de travaux” (pp. 21-25). À son avis, l’approche multidisciplinaire que révèle ce centre met en lumière le caractère protéiforme de l’œuvre de Marie de l’Incarnation, œuvre qui participe de l’anthropologie, de l’histoire, de la sociologie, de la spiritualité, de la théologie, ainsi que la vision religieuse qui s’en dégage – en un mot, sa singularité –, et il avance que pour la première fois l’approche critique prend en compte “cette étonnante singularité et l’universalité qui paradoxalement semble en surgir” (p. 24).

Dans l’incipit du premier ensemble, “Engagement singulier, vocation universelle: la philosophie au risque de l’expérience religieuse” (pp. 29- 48), Laurent MILLISCHER s’interroge sur la capacité de la philosophie à saisir les éléments mystiques et missionnaires chez MARIE DE L’INCARNATION. En subdivisant sa démarche en quatre étapes: 1. Savoir et non-savoir; 2. Universel/singulier; 3. La question du “monde”; 4. Mystique et philosophie, il arrive à la conclusion que la pensée est foncièrement active, procède selon les lumières naturelles, rend raison, constitue un *Logos* s’adressant à l’homme; tandis que la mystique est passive, procède selon les lumières surnaturelles, constitue un *Logos* trouvant sa source dans l’amour de Dieu. André BROUILLETTE, auteur de l’article “Thérèse du Nouveau Monde? Marie mystique à l’aulne de Thérèse d’Avila” (pp. 49-61), met en relief les similitudes et les différences entre les deux saintes en focalisant son regard sur leur engagement apostolique et sur la place qu’elles attribuent à la Seconde Personne de la Trinité. Il constate deux moments-clés dans leur itinéraire spirituel: chez THÉRÈSE D’AVILA, la vision de l’enfer l’oriente vers l’engagement apostolique, qu’elle mène de pair avec sa vision mystique; chez MARIE DE L’INCARNATION, la vision du crucifix la dirige vers l’abolition de toute impureté entre elle et Dieu, vers le mariage mystique, qui laisse au second plan le souci pour le salut d’autrui, qui fera son apparition dans un second temps. Si l’on relève des différences dans la physionomie spirituelle des deux saintes, on relève également des affinités, la recherche d’un point où ancrer leur poussée apostolique d’ordre spirituel (un petit monastère à Avila pour l’une, l’immensité du Canada pour l’autre). L’auteur relève également des différences sur la présence du Christ dans la conception de la Trinité. La conception de THÉRÈSE est caractérisée par un quasi-exclusivisme christologique, une grande attention à son humanité, alors que celle de MARIE se fonde sur un cadre trinitaire, sur la conception du Christ comme “Verbe”, “Sacré Verbe incarné”. Toutes les deux révèlent cependant une grande tendresse pour leur divin Époux, avec un langage plus sensuel chez MARIE que chez THÉRÈSE. Dans son article “Marie de l’Incarnation: une intériorité de lumière” (pp. 63-78),

Hélène MICHON analyse l'anatomie et les intermittences de l'âme chez la moniale et y décèle deux perspectives: l'une met en relief l'unité profonde du sujet à travers les termes d'*âme* ou d'*esprit*; l'autre radiographie la structure interne de l'âme et en révèle les puissances. Elle relève que l'Ursuline emploie à tour de rôle les termes d'âme / esprit / cœur, à l'image de la Trinité. Elle constate que chez Marie le plus grand abaissement coexiste avec la plus grande exaltation; que l'Ursuline perçoit son âme dans une auréole de lumière, une lumière divine; que pour elle, Dieu est lumière, infinie pureté, parfaite clarté; qu'il trouve dans son âme un second ciel. Vincent SIRET aborde à son tour le problème de la pureté chez l'Ursuline et établit un parallèle entre elle et deux mystiques de son temps dans "La pureté de cœur chez Marie de l'Incarnation et deux autres de ses contemporains, Monsieur de Bernières et le P. Louis Lallemant" (pp. 79-96). La moniale évoque "la grande mer de pureté qui est Dieu", elle est convaincue qu'il veut la faire accéder à cette pureté par une vie, par un martyr caractérisé par l'unité du mariage mystique et de la mission apostolique. Le processus de purification du jésuite LALLEMANT rencontre chez lui un pessimisme augustinien bien antérieur à JANSÉNIUS. Monsieur DE BERNIÈRES souligne la nécessité de la pureté de cœur pour entrer dans l'oraison et dans l'union à Dieu, où n'apparaît pas clairement la mission apostolique. Thierry BARBEAU focalise son attention sur l'"État foncier", "*État foncier et esprit apostolique*. La mystique de la nuptialité nécessairement apostolique chez Marie Guyart de l'Incarnation" (pp. 97-130). Il montre que le mariage foncier fait entrer l'Ursuline dans ce qu'elle nomme l'"*État foncier*", où son âme fait l'expérience de l'unité, qui "n'est autre que l'unité de Dieu, que ce soit l'unité d'essence des trois Personnes divines ou celle de l'opération propre du Verbe dans l'évènement du mariage spirituel" (p. 112), qui trouve son couronnement dans la vocation apostolique. Thérèse NADEAU-LATOUR, dans "Marie Guyart de l'Incarnation. *Défense et illustration de la nomadité de cœur*" (pp. 131-164), avance que l'existence de la religieuse trouve sa source dans l'état d'oraison, dans sa relation avec Dieu: à la grâce divine correspond la disponibilité de Marie à se consacrer au salut des âmes; l'enracinement trouve son complément dans la *nomadité* de cœur.

Isabelle LANDY-HOUILLOU ouvre la seconde partie de ce volume par une communication au titre interrogatif: "Marie de l'Incarnation écrivaine?" (pp. 167-192). Elle relève chez l'Ursuline la présence d'un égotisme foncier, qui intègre un "je" épris de Dieu, et un "il" renvoyant à l'altérité, les âmes à sauver au nom de l'amour du Très Haut. L'analyse synchronique se double d'une analyse diachronique où l'auteure met en évidence dans la langue de l'Ursuline, fixée et figée au moment de son départ au Canada (1639), des réminiscences de la Bible et d'une langue antérieure à l'avènement de VAUGELAS. Amandine BONESSO, dans "*La*

Relation de 1654 de Marie de L'Incarnation: de l'écriture autobiographique à l'écriture didactique" (pp. 193-209), analyse la stratégie textuelle qu'adopte l'Ursuline pour se justifier devant son fils et l'accompagner dans le chemin de perfection. En évoquant les grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle assume le rôle d'exemple; en renonçant à la première personne pour adopter la troisième, elle se transforme en une maîtresse, un guide spirituel. Dans "Singularity and Universality in *La vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*" (pp. 211-219), Mary DUNN entreprend un parallèle entre l'histoire et l'hagiographie sous l'aspect de la vérité historique. Prenant le contre-pied d'une tradition qui accorde la primauté à l'histoire, elle affirme que l'hagiographie est à mettre sur le même plan que l'histoire "My point here is not to denigrate history, but rather to elevate hagiography" (p. 216), conception dont elle s'inspire dans sa *Vie de MARIE DE L'INCARNATION*. Jean-François RACINE, dans "Des récits du christianisme ancien à l'autobiographie de Marie de l'Incarnation: la fonction des récits et des visions" (pp. 221-233), établit une série de corrélations entre d'un côté le *Nouveau Testament* et un texte péribiblique et, de l'autre, la *Vie* de l'Ursuline pour y analyser la fonction des rêves et des visions. Il affirme qu'ils suscitent chez elle une profonde réaction émotive, comme chez les personnages qui sont en contact avec le divin, et qu'elle parvient à discerner leur signification et à y trouver un soutien dans la planification ordonnée de son existence. Gilles ROUTHIER s'interroge sur la possibilité de l'édification d'une nouvelle Église de nos jours et il en infère que la participation de personnes profondément renouvelées est nécessaire, qu'elle est toujours l'œuvre du Tout-Puissant et que seule la contemplation nous permet de voir une lueur qui pointe au firmament ("Bâtir une nouvelle Église: projet singulier du XVII^e siècle ou projet actuel?", pp. 235-252). Raymond BRODEUR se penche sur l'activité de catéchiste de l'Ursuline, "Entre tradition et créativité. La singularité des emplois catéchétiques de Marie Guyart de l'Incarnation" (pp. 253-264). En examinant sa formation catéchétique, sa méthode d'enseignement, ainsi que sa production dans ce domaine (avec, en premier lieu, son *Catéchisme*), il montre le rôle important qu'assume chez elle l'entendement. Il renforce en effet la volonté du cœur dans son désir de transformation et de progression vers la sainteté. Dominique DESLANDRES, dans "De Marie Guyart de l'Incarnation aux femmes ordinaires de la Nouvelle-France" (pp. 265-276), écrit une authentique apologie de l'Ursuline, la range parmi les grands esprits de son époque, et l'érige en modèle de ce qu'elle nomme l'"agentivité". Philippe ROY-LISENCOURT met en relief la position de la moniale sur les habitants de la Nouvelle-France dans "Les Amérindiens dans la pensée et la vie de Marie de l'Incarnation" (pp. 277-292). Il souligne tout d'abord son esprit apostolique qui la pousse à entreprendre la traversée de l'Atlantique pour se vouer à la conversion de ces populations, projet qu'elle mène de pair avec un projet éducatif; quant à son opinion sur

les Amérindiens, elle évolua au fil des années et elle est dominée par la nécessité de conduire “une guerre juste” contre les Iroquois. Lucie BARTLETT-JEFFREY analyse l’une des images dominantes de l’univers poétique de l’Ursuline, dans “Marie Guyart ou l’éclatante vastitude” (pp. 293-304). Elle montre que la religieuse s’attache rapidement à la Nouvelle-France, que celle-ci constitue une baie sur de nouvelles perspectives dans sa relation au monde. Jocelyne MAILLOUX apporte son témoignage sur la réception de MARIE DE L’INCARNATION chez des élèves d’une école secondaire du Vieux-Québec (“Marie de l’Incarnation et les jeunes d’aujourd’hui. *Témoignage*”, pp. 305-309). Catherine AUBIN, dans “Regard sur un colloque” (pp. 312-315), s’interroge sur le sens de ce colloque et fournit une réponse: l’étude de l’œuvre de l’Ursuline est une occasion “pour être sauvé, libéré, voire sauvé” (p. 315); et elle fournit un portrait de celle-ci qui est à la fois une “exploratrice des terres inconnues” (p. 312), “une voyageuse des grands espaces” (p. 312), “une marcheuse bienheureuse” (p. 312) qui nous illumine par son exemple.

Pour terminer, nous soulignerons l’originalité dans les communications, la qualité de l’écriture, ainsi que l’unité dans la complémentarité dont font preuve les communications de ce volume. À lire.

Bernard GALLINA

Robert DION et Andrée MERCIER (dir.), *La construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal, 2019, 416 pp.

Les auteurs et les collaborateurs de ce volume se penchent sur le contemporain en littérature, ou bien sur le métadiscours critique et scientifique des spécialistes des littératures française et québécoise. Le volume présente deux perspectives, l’une qui focalise sur la topique du dépayement, de la précarité, de la crise et de la décadence; l’autre qui souligne le retour au sujet, au récit et à l’Histoire (canadienne-française pour le Québec) et qui prête une attention particulière à la théâtralisation du texte, ainsi qu’aux transcodages linguistiques.

Les premiers essais prennent en examen la précarité de l’écrivain “autodidacte” (Frances FORTIER et Anne-Marie CLÉMENT, “Dire et redire la précarité du présent”, pp. 31-60: 32) et son écriture “labile” (René AUDET, “La chute des murs: la labilité des pratiques narratives

contemporaines”, pp. 61-84) qui privilégie le recueil, le discontinu, le pluriel et le fragment (Andrée MERCIER, “Avec ou sans le roman: le règne du narratif et ses modulations”, pp. 85-108); du côté des sujets, la filiation et l’héritage. Le discours critique sur ces sujets a créé des *corpora* spécifiques comme les récits de filiation, ou des formes nouvelles comme l’enquête généalogique (Robert DION, “Venir après: filiation et héritage”, pp. 133-151). Les articles suivants, toujours dans la première partie, décrivent l’“appel du roman et du romanesque” (p. 98) de la littérature contemporaine qui se compose de formes brèves, telles la nouvelle et le conte, et expliquent la notion débattue de minimalisme(s). Ce courant artistique des années 1960, qui s’est transformé en esthétique narrative vingt après, est utilisé pour définir “une inflexion ou un regroupement, voire une tonalité” de la littérature contemporaine (Marie-Pascale HUGLO, “Minimalisme(s) et récit en ‘mode mineur’: une lisibilité retrouvée”, pp. 109-132: p. 110) qui présente une intrigue “réduit” et un style “blanc” (p. 126).

Dans la deuxième partie Frances FORTIER et Anne Marie CLÉMENT s’arrêtent sur la question de la fin de l’autorité narrative (“Des fictions en mal d’autorité”, pp. 161-200), tandis que René AUDET se penche sur le phénomène de sa “diffraction” (“Ne pas raconter que pour la forme: sur la diffraction dans les fictions narratives”, pp. 201-237). L’incertitude ou la dissolution identitaire de l’auteur sont visibles à travers la “représentation d’écrivains pourchassés, assassinés ou se dépouillant de leurs corps” ou par le biais de “saccage d’identité privée, médiatique et symbolique” (p. 167). La “poétique de la diffraction”, qu’analyse AUDET, consiste dans l’ensemble des stratégies énonciatives qui minent l’unité de l’œuvre, “concourent à basculer l’étalon du texte romanesque long et développé au profit d’une logique souvent accumulative et réticulaire” (p. 203), faite de fragments et de collages. Perdant sa portée narrative, le texte se prête ainsi doublement à la théâtralisation. Quant aux sujets abordés, outre la filiation, celui de la quête identitaire semble étonnamment reprendre de l’ampleur, tout comme la recherche historique que la Révolution tranquille au Québec n’a pas écartée (Andrée MERCIER, “Quand la quête se donne un genre: à propos d’une figure canonique du récit”, pp. 239-275; Marie-Pascale HUGLO, “Raconter par scènes: les mutations de la narrativité contemporaine”, pp. 277-316; Robert DION, “Le passé du présent”, pp. 317-356).

Dans leur “Conclusion” (pp. 357-373), Robert DION et Andrée MERCIER soulignent que le discours sur la littérature contemporaine se construit à travers la multiplication de “tentatives de regroupement en tendances et en sous-genres” et que “la typologie dans ses limites mêmes, devient un mode d’analyse” (p. 362). Selon les deux

critiques, “l’autorité narrative, la diffraction, la quête, la scène et la narration du passé”, des aspects développés et exploités par la critique, “illustrent bien l’important éventail des modalités et des enjeux du récit contemporain tel qu’il se déploie dans la littérature tant française que québécoise” (p. 372).

Maura FELICE